

Antony McKenna

Institut Claude Longeon, Université Jean Monnet Saint-Étienne,
Institut d'Histoire de la pensée classique (CNRS UMR 5037)

PRÉSENTATION : LE TRIOMPHE DU DIEU DES PHILOSOPHES

L'énigme de *La Moïsaide* est d'autant plus profonde que nous n'en connaissons que très peu d'exemplaires : une édition de 1775 et trois manuscrits, dont l'un a été copié sur l'édition et les deux autres sur une autre source commune. Nous n'avons trouvé aucun indice de la diffusion de cet écrit, si ce n'est sa présence même dans un recueil de l'abbé Sépher¹. Quant à la date de composition, elle se situe certainement entre la diffusion de *La Moïsaide* de Jean-Baptiste Rousseau, c'est-à-dire vers 1712², et la publication de 1775 : c'est très vague... Force est de poursuivre l'enquête sur les indices internes du texte. Elle se révèle, à notre avis, passionnante.

Survolons l'ensemble du texte. Tout d'abord, on constate que le texte prend comme point de départ un artifice « philosophique » : le philosophe se peint comme un homme à la recherche de la vraie religion, qui aurait « parcouru toutes les contrées de l'univers », qui aurait « examiné les mœurs, les usages, les coutumes de tous les pays qui le composent » et qui n'y aurait trouvé que l'imposture : « j'ai vu la superstition, les prestiges, l'intérêt, le préjugé, l'orgueil

* Nous remercions Olivier Ferret de ses remarques sur une première version de cet article et Henri Duranton pour son aide logistique.

1 Sur l'abbé Sépher (1710 ?-1781), voir A. McKenna, « La bibliothèque de l'abbé Sépher », dans *Voyages de bibliothèques*, dir. M. Viallon, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1999, p. 129-136, et *La Lettre clandestine*, 12 (2003), p. 147-158, et A. Mothu, « L'abbé Sépher bibliophile », *La Lettre clandestine*, 7 (1998), p. 92-94.

2 Voir l'édition établie par A. Mothu, *La Lettre clandestine*, 10 (2001), p. 199-223, et *Minora clandestina I : Le Philosophe antichrétien et autres écrits iconoclastes de l'Âge classique*, éd. A. Mothu et A. Sandrier, Paris, Champion, 2003, p. 97-128.

même tenir lieu de toute religion. J'ai rencontré l'homme partout, et n'ai trouvé Dieu nulle part » (§ 1). Il est alors travaillé de « mille idées confuses et accablantes », et avoue son désarroi : « incapable de comprendre l'infini et de me comprendre moi-même » (§ 2). Il est tenté par le matérialisme (« J'étais prêt à n'admettre que l'existence des choses sensibles et palpables », § 2), mais il est retenu par une nouvelle découverte : « tout à coup j'entends parler d'une nation qui n'adore qu'un Dieu, et pour Dieu qu'un pur esprit, qu'un être simple, qu'un être souverainement parfait » (§ 2). Ce Dieu unique, spirituel, infiniment parfait correspond à son idée du vrai Dieu : « Je cours, je vole parmi les juifs dans l'espérance de trouver enfin la vérité » (§ 2). La suite du texte sera constituée par la lecture de l'Ancien Testament, du « livre des juifs » et par le récit des réactions de notre philosophe.

68

Il lit le récit de la Création et admire la sagesse et la puissance du Créateur, qui n'est d'ailleurs ici que le grand « Organisateur » de la matière : « tout sort du chaos », formule compatible avec un déisme qui admettrait l'éternité de la matière. Le mystère de la Création *ex nihilo* est écarté au moyen de cette formule abrupte. Lu de cette façon, le récit de la Genèse répond au raisonnement du philosophe : « Tout concourt à former un ordre parfait, tout parle, tout annonce un ouvrier intelligent, un créateur tout-puissant » (§ 5). Nous reconnaissons ici la « voie royale », qui conclut de l'ordre de la nature à l'existence d'un Créateur, de ce Créateur qui a établi les lois de la nature et qui a donné une première « chiquenaude » pour mettre l'univers en branle : « Tout suit par un pouvoir irrésistible ce premier mouvement que la main du Tout-Puissant lui a imprimé » (§ 5). Cette correspondance entre le récit de la Genèse et le raisonnement du déiste fonde un espoir : « Je vais trouver ici un vrai Dieu, un culte parfait, une morale saine, des principes certains, des hommes raisonnables ; quoi de plus heureux ! » (§ 6).

Cependant, la désillusion est immédiate lorsque le philosophe passe de la Création à l'histoire des rapports entre Dieu et les hommes. En effet, le Dieu de l'Ancien Testament ne se comporte pas conformément aux idées que l'on doit avoir de Sa nature :

Je suis indigné d'y trouver des traits qui blessent la grandeur et la majesté divine, et qui me le dépeignent aussi mauvais qu'il doit être bon. Tout me révolte, je crois errer dans le champ de l'imposture ; tout porte le sceau du fanatisme ; tout est marqué au coin de l'impertinence et du ridicule, de la cruauté et de la barbarie. (§ 7)

Cette histoire « divine » est indigne du « vrai » Dieu. L'histoire des hommes doit porter la marque de la perfection du Créateur. Or, l'Ancien Testament nous révèle un Dieu qui inspire la haine, la rage et l'envie (Caïn et Abel), un

Dieu qui se repent de Sa Création (le Déluge), un Dieu qui maudit Cham et toute sa postérité à cause d'un badinage (Noé et Cham). Ayant choisi Abraham comme « père des croyants », comme « modèle de la foi des juifs et des chrétiens » (§ 13), Dieu exige de lui, comme preuve de sa foi, un crime affreux (le sacrifice d'Isaac). L'héritage d'Isaac est usurpé par Jacob, et ce vol est agréable aux yeux de son Dieu ; l'innocent Ésaü sera l'esclave de son frère. Moïse inflige toutes sortes de catastrophes au peuple égyptien comme preuves de sa religion ; devant l'infidélité du peuple élu, ce prophète se révèle être un fanatique qui ne recule devant aucun massacre. Enfin, le peuple élu de Dieu sera maudit de Dieu :

La guerre, l'esclavage, la peste, la famine et la lèpre seront votre partage. On vous aura vus riches, puissants, redoutables, l'effroi des nations. Sans rois, sans prêtres, sans sacrifices, errants par toute la terre, on vous verra l'opprobre des autres nations, le rebut et l'exécration des hommes. (§ 33)

Le philosophe tire la leçon du récit biblique et affirme la responsabilité divine dans l'histoire des hommes : le Dieu de cette histoire est tyrannique, « inhumain » (§ 23). C'est un Dieu digne du peuple grossier, imbécile, superstitieux (§ 36), un Dieu indigne de la raison philosophique³. Dans ce violent réquisitoire contre la tyrannie du Dieu de l'Ancien Testament, le philosophe revendique les qualités infinies du « vrai » Dieu : Sa grandeur et Sa majesté, Sa sagesse et Sa prudence, Sa bonté et Sa justice.

Or, reprenons maintenant l'artifice « philosophique » ou polémique qui fondait ce récit et signalons qu'il répond à un artifice apologétique. En effet, rappelons qu'une des sections de l'édition de Port-Royal des *Pensées* de Pascal est intitulée : « Image d'un homme qui s'est lassé de chercher Dieu par le seul raisonnement et qui commence à lire l'Écriture ». La cohérence interne nous semble indiquer que la polémique du philosophe vise particulièrement la « lecture » pascalienne de l'Écriture. Revenons sur le passage du *Discours sur*

3 Nous avons examiné de près la possibilité d'un lien entre le texte de *La Moïsade* et celui des *Opinions des Anciens sur les juifs* (Londres, 1769), attribué à Mirabaud. À notre avis, les deux textes sont parfaitement indépendants, quoiqu'il soit possible qu'ils s'appuient parfois sur des sources communes. Dans les notes des *Opinions* sont cités : Jacques Basnage (1706-1707, 1713), John Marsham (1672, 1676), le Père Hardouin (1691, 1693, 1697, 1707), Dom Calmet (1707-1716). Surtout, remarquons le renvoi (p. 113) à l'*Examen de la religion dont on cherche l'éclaircissement de bonne foi*, diffusé au cours des années 1720 et publié en 1745 et attribué à Saint-Évremond seulement à cette date. On peut aussi soupçonner que l'auteur des *Opinions* a eu recours à l'*Explication des 70 semaines de Daniel* extraite du *Traité d'Orobio de Castro* (voir M. Benítez, *La Face cachée des Lumières*, Paris, Universitas, Oxford, Voltaire Foundation, 1996, n° 267) – qu'il a pu connaître simplement par Calmet, comme le suggère B. E. Schwarzbach. Sur cette question et sur la date de composition des *Opinions*, voir les articles de B. E. Schwarzbach, *La Lettre clandestine*, 5 (1996), p. 33-41, et 6 (1997), p. 51-63.

les *Pensées* où Filleau de La Chaise résume cette étape de l'apologie : il a mis en scène un homme qui cherche en vain parmi les philosophes l'explication des mystères de la nature infinie et des contradictions de sa propre nature. Cet homme se tourne vers les différentes sectes religieuses :

Et là-dessus, *parcourant tout l'univers, et tous les âges, il rencontre une infinité de religions, mais dont aucune n'est capable de le toucher.* Comme il a du sens, *il conçoit quelque chose de ce qui doit convenir à l'Être Souverain, s'il y en a un, et de ce qu'il doit avoir appris aux hommes, au cas qu'il se soit fait connaître à eux, comme il a dû faire, s'il y a une Religion véritable. Mais au lieu de cela, que trouve-t-il dans cette recherche ?* des religions qui commencent avec de certains peuples et finissent avec eux ; des religions où on adore plusieurs dieux, et des dieux plus ridicules que des hommes ; des religions qui n'ont rien de spirituel ni d'élevé, qui autorisent le vice, qui s'établissent tantôt par la force, tantôt par la fourberie, qui sont sans autorité, sans preuves, sans rien de surnaturel ; qui n'ont qu'un culte grossier et charnel, où tout est extérieur, *tout sentant l'homme, tout indigne de Dieu ;* et qui le laissant dans *la même ignorance de la nature de Dieu et de la sienne,* ne font que lui apprendre de plus en plus, jusqu'où peut aller l'extravagance des hommes. Enfin, plutôt que d'en choisir aucune et d'y établir son repos, il prendrait le parti de se donner lui-même la mort, pour sortir d'un coup d'un état si misérable, lorsque *prêt de tomber dans le désespoir, il découvre un certain peuple,* qui d'abord attire son attention par quantité de circonstances merveilleuses et uniques.

C'est le peuple juif, dont M. Pascal fait remarquer tant de choses, qu'on trouvera pour la plupart dans ce recueil de ses *Pensées*, qu'il faut n'avoir guère de curiosité pour ne les pas approfondir⁴.

Le rapprochement nous paraît concluant. À l'artifice apologétique des *Pensées* répond l'artifice philosophique de *La Moïsade*.

D'emblée, ce rapprochement nous incite à nous intéresser de près au contexte intellectuel de la préparation de l'*anti-Pascal* de Voltaire et, parmi ses nombreuses compositions datant de cette époque, nous choisirons d'étudier le cas de l'*Épître à Uranie*, dont le manuscrit a connu une nouvelle diffusion clandestine peu avant la mise au point définitive de l'*anti-Pascal*, et donc peu avant la décision capitale de joindre l'*anti-Pascal* aux *Lettres anglaises*⁵.

4 Nicolas Filleau de La Chaise, *Discours sur les Pensées de M. Pascal*, Paris, G. Desprez, 1672, p. 24-26 ; édition jointe à celle des *Pensées* à partir de 1678 : nous soulignons.

5 Nous ne pourrions entrer dans le détail de tous les faits pertinents qui entourent la publication de l'*anti-Pascal*, et nous nous permettrons de renvoyer, sur ce point, à notre thèse : *De Pascal à Voltaire : le rôle des Pensées de Pascal dans l'histoire des idées entre 1670 et 1734*, SVEC, 276-277, Oxford, Voltaire Foundation, 1990, p. 840-910.

Or, on sait que l'*Épître à Julie* est une réponse au poème de *La Grâce* composé en 1720 par Louis Racine⁶. En janvier 1722, Voltaire compose son *Épître à M. Racine* ; le 11 septembre de la même année (D 121), il demande à Thieriot de lui envoyer un nouvel exemplaire du poème de Racine et, avant même de le recevoir⁷, compose son *Épître à Julie*. Cette version primitive du poème, si elle était différente de l'*Épître à Uranie* – et le témoignage de Rousseau sur l'épithète qualifiant le Christ, « dont je ne puis me souvenir sans frémir », indique qu'elle différait, en effet –, nous est inconnue, et nous prendrons le parti de tous les commentateurs qui identifient l'*Épître à Julie* à l'*Épître à Uranie*.

Le poème de *La Grâce* est fortement marqué par l'influence des *Pensées* de Pascal⁸. Racine sera donc constamment associé par Voltaire au jansénisme, et lorsqu'il s'en prend à Racine, c'est le « jansénisme » de Pascal qu'il vise. Par ailleurs, dès 1731, Brossette annonce à Rousseau la composition du poème de *La Religion* de Racine, en le disant « bâti sur le système de M. Pascal » ; Voltaire connaîtra assez rapidement ce texte et le jugera de même « copié des *Pensées* de M. Pascal⁹ ». Ainsi, dès 1722, l'attaque contre Racine dans l'*Épître à Julie* ou *Épître à Uranie* semble mettre Voltaire sur le chemin de l'*anti-Pascal* : en 1733, Voltaire développera sa critique du « janséniste impitoyable » qu'est Louis Racine à ses yeux en une attaque contre « le patriarche du fanatisme janséniste » qu'est Pascal.

Dans son édition de 1932, I. O. Wade dénombre douze manuscrits et deux fragments de l'*Épître à Uranie*, qui ont circulé, très probablement, avant la première édition en 1738¹⁰. Le manuscrit de Leningrad (Saint-Petersbourg)

- 6 G. B. Watts, « Louis Racine's *De la Grâce* », *PMLA*, 55 (1940), et « Voltaire's verses against Louis Racine's *De la Grâce* », *MLN*, 40 (1925) ; E. Guitton, « Un poème hardi et singulier : *La Grâce* de Louis Racine », dans *La Régence*, Paris, Armand Colin, 1970, p. 165-173 ; R. Pomeau, *La Religion de Voltaire*, Paris, A. Nizet, 1974, p. 102 ; et H. T. Mason, « Voltaire and Louis Racine », dans *Voltaire and his world : studies presented to W. H. Barber*, Oxford, Voltaire Foundation, 1985, p. 101-116.
- 7 Voir la lettre du 2 octobre : D 125.
- 8 Voir notre thèse : *De Pascal à Voltaire*, op. cit., p. 873-875.
- 9 Brossette à J.-B. Rousseau, le 6 septembre 1731, dans *Correspondance de Jean-Baptiste Rousseau et Brossette*, éd. P. Bonnefon, Paris, Cornély, 1910-1911, t. II, p. 66-67 ; Voltaire, *Œuvres complètes*, éd. L. Moland [désormais, M], Paris, Garnier, 1877-1885, 52 vol., t. 14, p. 118-199, et H. T. Mason, « Voltaire and Louis Racine », art. cit., p. 112.
- 10 Voir aussi l'édition critique proposée par H. T. Mason dans les *Œuvres complètes* de Voltaire [désormais, OCV], t. 1B, Oxford, Voltaire Foundation, 2002, p.465-502 ; N. Cronk, « L'*Épître à Uranie* de Voltaire : stratégies de publication d'une œuvre clandestine », dans *Poétique de la pensée. Études sur l'Âge classique et le siècle philosophique. Mélanges Jean Dagen*, Paris, Champion, 2006, p. 275-284, et, dans ce même numéro, l'article de M. Benítez, « Voltaire libertin : l'*Épître à Uranie* » (p. 99-136), qui apporte de nouveaux manuscrits et un raisonnement sur la première version qui ne nous a pas paru décisif.

représente l'état du texte lors de l'emprisonnement de Voltaire à la Bastille en 1726 ; le 30 juin 1731, il l'a « corrigé avec soin » (D 417) avant de le donner à Thieriot. Les exemplaires se répandent alors : le président Bouhier y fait allusion dans une lettre à Mathieu Marais du 18 décembre 1731¹¹ ; la copie de Prosper Marchand est datée du 15 février 1732 ; en mars 1732 paraît une première réfutation anonyme dans le *Mercur de France* sous le titre *Épître à Uranie contre les impies* ; en avril 1732, Tannevot fait paraître dans le *Mercur* son *Épître à l'auteur de l'Épître à Uranie* ; en 1733 paraît *La Religion défendue, poème contre l'Épître à Uranie* (Rotterdam, 1733) de Deschamps : ces critiques de l'*Épître* scandaleuse de Voltaire s'appuient lourdement sur les *Pensées* de Pascal¹². Voltaire connaît certainement ces ripostes publiques, car il publie lui-même dans le même *Mercur*, en septembre 1732, son *Épître à une dame ou soi-disant telle*, datée du 15 août 1732, où il annonce sa lecture des « informes écrits, / Les monuments épars, et le style énergique / De ce fameux Pascal, ce dévot satirique ». À la même date, il insère une nouvelle allusion à Pascal dans sa traduction française de l'*Essai sur la poésie épique*. Les étapes de la diffusion de l'*Épître* sont ainsi étroitement associées à la préparation de l'*anti-Pascal*¹³.

Sans le résoudre de façon satisfaisante, Wade pose le problème des sources de l'*Épître*. Au-delà de l'influence de l'abbé Chaulieu, qui nous paraît certaine, les passages les plus proches de l'*Épître* cités par Wade sont ceux des *Pensées sur la religion* (ms Columbia), autrement dit de l'*Examen de la religion dont on cherche l'éclaircissement de bonne foi*. Or, nous savons maintenant, d'après les travaux de Gianluca Mori¹⁴, qu'il s'agit là d'un ouvrage de César Chesneau Du Marsais, composé probablement entre 1705 et 1710, exploitant largement l'apologie d'Edward Synge, *The Gentleman's Religion*, publiée en 1698 et dont la traduction française, sous le titre *La Religion d'un honnête homme*, date de 1699. Voltaire connaîtra fort bien ce texte de Du Marsais, mais la date de sa lecture reste incertaine ; il en publiera une version très personnelle dans *L'Évangile de la raison* (1764), comme le démontre G. Mori dans son édition

11 Bouhier à Mathieu Marais, lettre du 18 décembre 1731, dans *Correspondance littéraire du Président Bouhier*, éd. H. Duranton, Saint-Étienne, Université de Saint-Étienne, t. XI, 1984, p. 292.

12 Voir A. Tichoux, *Apologistes chrétiens et critique biblique de Voltaire*, thèse dactylographiée, McGill University, 1972, et « Sur les origines de l'*anti-Pascal* de Voltaire », *SVEC*, 256 (1988), et notre thèse citée, *De Pascal à Voltaire, op. cit.*, p. 875 et suiv.

13 Sur la date de la version française de l'*Essai*, voir l'édition de F. D. White, Albany, 1915, chap. 4.

14 G. Mori (éd.), *Examen de la religion, ou Doutes sur la religion dont on cherche l'éclaircissement de bonne foi*, Paris-Oxford, Universitas et Voltaire Foundation, 1998.

de l'*Examen*. Des textes clandestins cités par Wade, aucun ne nous paraît constituer une source sûre.

C'est dans ce contexte qu'il convient de revenir à *La Moïsade*. En effet, quelques indices, des formules, suggèrent que ce texte, lui aussi, naît sous l'influence de l'*Épître à Uranie*. L'intention des deux textes est identique :

Tu veux donc, charmante Uranie, [...]
Que j'expose à tes yeux le dangereux tableau
Des mensonges sacrés dont la terre est remplie¹⁵...

– et *La Moïsade* annonce d'emblée :

J'ai parcouru toutes les contrées de l'univers, j'ai examiné les mœurs, les usages, les coutumes de tous les pays qui le composent, et partout j'ai vu la superstition, les prestiges, l'intérêt, le préjugé, l'orgueil même tenir lieu de toute religion. (§ 1)

La succession des événements est évidemment la même, car les deux textes suivent la chronologie biblique, mais ils nous semblent être marqués parfois d'un même ton sarcastique et narquois :

Il forme à peine un homme à son image,
Qu'on l'en voit soudain repentir ;
Comme si l'ouvrier n'avait pas dû sentir
Les défauts de son propre ouvrage,
Et sagement les prévenir¹⁶.

– idée présente dans *La Moïsade* :

Dieu se repent d'avoir créé l'homme, *penitet*. Quel blasphème ! Quoi ! Dieu serait-il comme l'homme qu'il a créé, imparfait, borné, changeant, capricieux ? Aurait-il pu, par défaut de connaissance et de capacité, former un ouvrage mauvais, et s'exposer, faute de sagesse et de prudence, à se repentir d'une faute réelle ? Serait-il Dieu en même temps, et ne le serait-il pas ? Quelle horrible impiété, quel monstrueux paradoxe ! (§ 9)

Le Déluge anéantit la Création :

Bientôt sa fureur première
Du monde épouventé sape les fondements,
Dans un déluge d'eau détruit en même temps
Les sacrilèges habitants¹⁷...

15 Édition établie par I. O. Wade, *PMLA*, 47 (1932), v. 1066-1112.

16 *Ibid.*, v. 32-36.

17 *Ibid.*, v. 37-40.

– et dans *La Moïssade* :

L'univers entier est à peine sorti du néant et des mains de son créateur, et déjà je vois les cieux s'écrouler, se dissoudre. Il ouvre les cataractes, une mer affreuse couvre aussitôt la surface de la terre, renverse, détruit tout ; l'univers est enseveli sous ses ondes, tout ce qui vivait périt. (§ 10)

Ironie du poète :

Sans doute on le verra, par d'heureux changements,
Sous un ciel épuré *redonner la lumière*
À de nouveaux humains, à des cœurs innocents,
De sa haute sagesse aimables monuments.
Non, il tire de la poussière
Un nouveau peuple de Titans ;
Une Race livrée à ses emportements,
Plus coupable que la première¹⁸.

74

Même sarcasme et même surprise feinte dans *La Moïssade* :

Un seul homme trouvé juste parmi tous les hommes échappe avec sa famille à la destruction générale de tous ses semblables. *Dieu, qui a connu sa faute* et qui s'en est repenti en se vengeant sur l'ouvrage de ses mains, *va sans doute la réparer en formant le cœur des nouveaux hommes* qu'il va faire naître. Leur arrêt est déjà porté. Une ivresse profonde plonge Noé dans un profond sommeil [...]. (§ 11, nous soulignons)

Le poète s'en prend au peuple juif :

Il est un peuple obscur, *imbécile*, volage,
Amateur *insensé* des superstitions,
Vaincu par ses voisins, rampant dans *l'esclavage*,
Et l'éternel *mépris des autres nations*¹⁹.

– même invective et même emportement dans *La Moïssade* :

Petits-fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, [...] On vous aura vus riches, puissants, redoutables, l'effroi des nations. Sans rois, sans prêtres, sans sacrifices, sans loi, errants par toute la terre, on vous verra *l'opprobre des autres nations*, le rebut et l'exécration des hommes. [...] peuple furieux et *insensé*, hommes *vils et grossiers*, dignes *esclaves* du joug que vous portez... (§ 33 et 36, nous soulignons)

Enfin, dénonciation du Dieu tyrannique :

¹⁸ *Ibid.*, v. 43-45e.

¹⁹ *Ibid.*, v. 46-49.

Les prêtres de ce Temple, avec un front sévère,
 M'offrent d'abord un Dieu que je devrais haïr ;
 Un Dieu qui nous forma pour être misérables,
 Qui nous donna des cœurs coupables,
 Pour avoir droit de nous punir ;
 Nous fit à lui-même semblables,
 Afin de nous mieux avilir,
 Et nous faire à jamais sentir
 Les maux les plus insupportables²⁰. [...]

– et, dans *La Moïssade*, même refus du Dieu vengeur et colérique de l'Ancien Testament au nom d'une conception du Souverain Être caractérisé surtout par Sa justice, Sa sagesse et Sa miséricorde infinies :

Quelle tendresse dans un Dieu souverainement bon ! Quelle modération dans un Dieu souverainement juste, sage et miséricordieux, pour un peuple qu'il a choisi [...] ! Est-ce bien là le Dieu de l'univers, le Dieu que je dois reconnaître et adorer ? Ai-je en effet trouvé la vérité que je cherche ?
 Meurs, Moïse, meurs, tyran destructeur. (§ 34-35)

Évidemment, *La Moïssade* ne portant que sur l'Ancien Testament, les passages parallèles ne sont pas nombreux, puisque l'*Épître à Uranie* passe ensuite à l'histoire du Christ. Néanmoins, ces quelques rapprochements nous semblent suggestifs ; les deux textes naissent dans le même courant anti-pascalien et s'inspirent d'un même refus du Dieu tyrannique de l'Ancien Testament.

En effet, c'est surtout dans l'ambition « philosophique » qu'on décèle une véritable convergence entre ces textes. On peut l'exprimer utilement en deux étapes. La première nous semble répéter une leçon baylienne. *La Moïssade* insiste longuement et ironise lourdement sur le fait que Dieu punit des hommes qu'il a lui-même rendus coupables en leur endurecissant le cœur ou en les privant des moyens de choisir un comportement innocent : les hommes sont nécessairement coupables selon la volonté de Dieu ; puisqu'ils sont coupables, Dieu les punit... Autrement dit – et comme Bayle l'avait exprimé dans les articles « Manichéens » et « Pauliciens » – le Dieu de l'Ancien Testament est responsable du péché qu'il punit. En ce faisant, Il n'agit pas conformément à notre conception de Ses qualités infinies de justice, sagesse, bonté, toute-puissance. Le Dieu de l'Ancien Testament, le Dieu chrétien, est donc un faux dieu, un imposteur. À cette forte leçon, notre auteur clandestin ajoute une forte expression de mépris à l'égard du peuple d'Israël, peuple misérable à ses yeux, dont le Dieu reflète fidèlement la culture primitive de

²⁰ *Ibid.*, v. 23-31.

son peuple élu. C'est un « anti-judaïsme » qu'on trouve fréquemment sous la plume de Voltaire, qui souligne la correspondance entre le Dieu farouche de l'Ancien Testament et l'état misérable de la culture du peuple d'Israël, par opposition à la culture florissante des Égyptiens, des Arabes, des Chinois²¹...

La seconde étape permet d'établir une convergence encore plus forte avec l'ambition voltairienne. En effet, l'auteur de *La Moïsade* rejette le Dieu de l'Ancien Testament parce que celui-ci ne correspond pas à son idée d'un vrai Dieu. Le Dieu de l'Ancien Testament, le Dieu des juifs qui est aussi celui des chrétiens, est un imposteur : « Quelle tendresse dans un Dieu souverainement bon ! Quelle modération dans un Dieu souverainement juste, sage et miséricordieux, pour un peuple qu'il a choisi [...] ! Est-ce bien là le Dieu de l'univers, le Dieu que je dois reconnaître et adorer ? Ai-je en effet trouvé la vérité que je cherche ? » (§ 34). Il faut donc rejeter cet imposteur chrétien au nom du vrai Dieu, du « Dieu de l'univers ». Or, c'est là précisément le sens de la formule célèbre de Voltaire dans l'*Épître à Uranie* : « Je ne suis pas chrétien, mais c'est pour t'aimer mieux²² ». Notre philosophe annonce ou répète la leçon audacieuse et provocatrice de Voltaire et il conclut, comme le philosophe des salons à la mode dans les années 1720, au triomphe du Dieu de l'univers, du Dieu des déistes, sur le Dieu de la Bible, sur le Dieu de Pascal.

76

21 Voir *Lettres philosophiques*, XXV (1734), rem. 8, 9 et 29. Voir aussi, *Dictionnaire philosophique*, article « Abraham » : « C'est un singulier exemple de la stupidité humaine que nous ayons si longtemps regardé les juifs comme une nation qui avait tout enseigné aux autres, tandis que leur historien Joseph avoue lui-même le contraire. [§] Il est difficile de percer dans les ténèbres de l'antiquité ; mais il est évident que tous les royaumes de l'Asie étaient très florissants avant que la horde vagabonde des Arabes appelés juifs, possédât un petit coin de terre en propre, avant qu'elle eût une ville, des lois et une religion fixe. Lors donc qu'on voit un ancien rite, une ancienne opinion établie en Égypte ou en Asie, et chez les juifs, il est bien naturel de penser que le petit peuple nouveau, ignorant, grossier, toujours privé des arts, a copié, comme il a pu, la nation antique, florissante et industrielle » (*OCV*, t. 35, 1994, p. 297-298). Voir aussi, *La Philosophie de l'histoire* (1765), chap. 16 (« De Bram, Abram, Abraham »), chap. 38 (« Des juifs, au temps où ils commencèrent à être connus »), et chap. 49 (« Si les juifs ont enseigné les autres nations, ou s'ils ont été enseignés par elles ») ; *Dieu et les hommes* (1769), chap. 14 (« Des juifs et de leur origine ») et chap. 15 (« Quand les juifs commencèrent-ils à demeurer dans les villes ? Quand écrivirent-ils ? Quand eurent-ils une religion fixe et déterminée ? »). Voir enfin *Des Juifs* (1756) : « On voit évidemment, par la situation de la Judée, et par le génie de ce peuple, qu'il devait être toujours subjugué. Il était environné de nations puissantes et belliqueuses qu'il avait en aversion » (*M*, t. 19, p. 523-524).

22 Éd. I. O. Wade, v. 96.

Au-delà de la conformité de ton et de style²³, c'est surtout ce point que nous voudrions retenir : à nos yeux, *La Moïsade* est une expression forte de la philosophie que Voltaire exprimait dans les années 1720 ; comme l'*Épître à Uranie*, notre manuscrit découle du contexte intellectuel qui est celui de la préparation de l'*anti-Pascal* ; enfin, comme l'*anti-Pascal*, il annonce le triomphe du Dieu des philosophes sur le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

23 Les mots-clefs de *La Moïsade* permettent une comparaison utile avec le vocabulaire de *La Bible enfin expliquée*. Cette comparaison (effectuée au moyen de Frantext) nous semble tout particulièrement intéressante pour les multiples emplois des termes suivants : fureur/furieux, horreur/horrible, abominable, détestable, révolte(r), imposture/imposteur, barbare/barbarie, cruauté, fanatisme/fanatique, insensé, carnage, féroce, indignation/indigné ; ridicule, impertinence/impertinent, vil(s), grossier(s), esclaves ; repentir ; endurcir ; sacrilège ; contrées, troupeaux ; la graisse de la terre et la rosée du ciel ; majesté divine. Voir aussi les *Dialogues d'Évhémère* (1777), M, t. 30, p. 580-581 : « Je vous avoue que Diagoras se trompe en ce point ; mais n'a-t-il pas grande raison quand il reproche à certains Grecs de représenter Dieu comme un être ridiculement vain, qui a fait le monde pour sa gloire, pour se faire applaudir ; de le peindre comme un maître dur et vindicatif qui punit les plus légères désobéissances par des tortures éternelles ; d'en faire un père injuste et aveugle qui favorise par caprice quelques-uns de ses enfants, et destine tous les autres à un malheur sans fin ; qui fait quelques aînés vertueux pour les récompenser d'une vertu à laquelle ils étaient nécessités, et une foule de cadets scélérats pour les punir des crimes qu'ils ne pouvaient se dispenser de commettre ; enfin de faire de Dieu un fantôme absurde et un tyran barbare ? ». Un exemple parmi beaucoup d'autres illustre ce que je désigne comme un « ton » commun : « Ce furieux insensé [Michée] ose attribuer à Dieu deux choses également abominables et ridicules, l'une de vouloir tromper Achab roi d'Israël, l'autre de ne savoir comment s'y prendre ». La comparaison détaillée avec le texte et le vocabulaire de *L'Examen important de milord Bolingbroke*, composé en 1736 aux dires de Voltaire mais finalisé probablement après 1754 selon R. Mortier, nous paraît tout particulièrement utile. Nous joignons un florilège de citations pertinentes en appendice, ainsi qu'un bref commentaire sur les œuvres de Bolingbroke.

APPENDICE

*L'Examen important de milord Bolingbroke*²⁴

[...]

Pascal commence par révolter ses lecteurs dans ses pensées informes qu'on a recueillies. *Que ceux qui combattent la religion chrétienne* (dit-il) *apprennent à la connaître, etc.* Je vois à ces mots un homme de parti qui veut subjuguier. [170]

[...] Les juifs n'ont pas écrit autrement leur histoire. Chaque trait est une hyperbole ridicule, un mensonge grossier, une fable absurde. [176]

[...]

Pour peu qu'on ait étudié l'antiquité, on sait que les anciens Arabes furent les inventeurs de plusieurs fables, qui avec le temps ont eu cours chez les autres peuples. [177] [...]

N'est-il pas de la plus grande vraisemblance que les juifs adoptèrent cette fable [de l'ancien Bacchus], et qu'ensuite ils l'écrivirent quand ils commencèrent à avoir quelque connaissance des lettres sous leurs rois ? Il leur fallait du merveilleux comme aux autres peuples ; mais ils n'étaient pas inventeurs ; jamais plus petite nation ne fut plus grossière ; tous leurs mensonges étaient des plagiat, comme toutes leurs cérémonies étaient visiblement une imitation des Phéniciens, des Syriens et des Égyptiens.

Ce qu'ils ont ajouté d'eux-mêmes, paraît d'une grossièreté et d'une absurdité si révoltante, qu'elle excite l'indignation et la pitié. [179] [...]

Tout le reste de l'histoire de Moïse est également absurde et barbare. Ses cailles, sa manne, ses entretiens avec Dieu, vingt-trois mille hommes de son peuple égorgés à son ordre par des prêtres, vingt-quatre mille massacrés une autre fois, six cent trente mille combattants dans un désert où il n'y a jamais eu deux mille hommes ; tout cela paraît assurément le comble de l'extravagance [...] [180]

Comment a-t-on osé supposer que Dieu choisit une horde d'Arabes voleurs pour être son peuple chéri et pour armer cette horde contre toutes les autres nations ? et comment en combattant à sa tête, a-t-il souffert que son peuple fût si souvent vaincu et esclave ? [183]

[...] La horde juive n'eut jamais ce dogme [de l'immortalité de l'âme] pour fondement de sa secte. C'était, dit-on, un peuple grossier auquel Dieu se proportionnait ! Dieu se proportionner ? et à qui ? à des voleurs juifs : Dieu être plus grossier qu'eux ! n'est-ce pas un blasphème ? [184-185]

24 Les extraits sont donnés d'après l'édition critique de R. Mortier, *OCV*, t. 62 (1987), p. 127-362.

[...]

On l'a déjà dit souvent, c'est le petit peuple asservi qui tâche d'imiter ses maîtres ; c'est la nation faible et grossière qui se conforme grossièrement aux usages de la grande nation. [190] [...]

Si nous passons des fables des juifs aux mœurs de ce peuple, ne sont-elles pas aussi abominables que leurs contes sont absurdes ? [...]

Les fables des Grecs étaient plus humaines. Amphion bâtissait des villes au son de la flûte, Josué les détruit ; il livre au fer et aux flammes, vieillards, femmes, enfants, et bestiaux ; y a-t-il une horreur plus insensée ? [...]

[...] Si l'auteur de cette histoire avait formé le dessein de rendre les juifs exécrables aux autres nations, s'y serait-il pris autrement ? L'auteur pour ajouter le blasphème au brigandage et à la barbarie, ose dire que toutes ces abominations se commettaient au nom de Dieu, par ordre exprès de Dieu et étaient autant de sacrifices de sang humain offerts à Dieu.

[...] Est-ce l'histoire de Gargantua ? Est-ce celle du peuple de Dieu ? Et qu'y a-t-il ici de plus insupportable, ou l'excès de l'horreur, ou l'excès de ridicule ? Ne serait-ce pas même un autre ridicule que de s'amuser à combattre ce détestable amas de fables qui outragent également le bon sens, la vertu, la nature et la Divinité ? Si malheureusement une seule des aventures de ce peuple était vraie, toutes les nations se seraient réunies pour l'exterminer ; si elles sont fausses, on ne peut mentir plus sottement. [195-196]

[...] Quel est l'homme de bien qui ne se sente ému de tant d'horreurs ? Et on les souffre ! que dis-je, on les adore ! Que d'imbéciles, mais que de monstres ! [198, note a] [...]

La suite de l'histoire juive n'est qu'un tissu de forfaits consacrés. Salomon commence par égorger son frère Adonias. Si Dieu accorda à ce Salomon le don de la sagesse, il paraît qu'il lui refusa ceux de l'humanité, de la justice, de la continence et de la foi. [201-202] [...]

Personne ne peut nier que les juifs n'aient écrit ces abominations. Quand on les rassemble ainsi sous les yeux, le cœur se soulève. Ce sont donc là les hérauts de la Providence, les précurseurs du règne de Jésus ! [203] [...]

Voir aussi *La Bible enfin expliquée* (article « Josué », M, t. 30, p. 116, n.), qui cite les « Réflexions de milord Bolingbroke » :

Est-il possible que Dieu, le père de tous les hommes, ait conduit lui-même un barbare à qui le cannibale le plus féroce ne voudrait pas ressembler ? Grand Dieu ! venir d'un désert inconnu pour massacrer toute une ville inconnue ! égorger les femmes et les enfants, contre toutes les lois de la nature ! égorger tous les animaux ! brûler les maisons et les meubles, contre toutes les lois du bon sens, dans le temps qu'on n'a ni maisons ni meubles ! ne pardonner qu'à une vile putain digne du dernier supplice ! Si ce conte n'était pas le plus

absurde de tous, il serait le plus abominable. Il n'y a qu'un voleur ivre qui puisse l'avoir écrit, et un imbécile ivre qui puisse le croire. C'est offenser Dieu et les hommes que de réfuter sérieusement ce misérable tissu de fables dans lesquelles il n'y a pas un mot qui ne soit ou le comble du ridicule, ou celui de l'horreur.

La présence, dans les ouvrages de Voltaire se rapportant à Bolingbroke, de commentaires sur l'histoire du peuple juif très proches par le vocabulaire et par le ton du texte de *La Moïsade* incite naturellement à examiner de près les œuvres de Bolingbroke lui-même. Ses *Philosophical Works* (London, 1754, 5 vol. ; BV 457) comportent, en effet, de nombreux commentaires sur le peuple juif qui pourraient être rapprochés de ceux de Voltaire et des invectives de notre manuscrit clandestin, sans qu'on y trouve le texte même de *La Moïsade* ni de passage qui puisse avoir servi de source précise. Nous en proposons quelques exemples :

80

The Jews were unsociable members of the great commonwealth of mankind : and the same private conscience, which determined them to the exercise of every kind of cruelty on other nations and other religions, made them rebels to government, even to their own, upon some occasions, and frequently persecutors and assassins of one another. They thought themselves authorised by their religion to commit such barbarities as even they perhaps, if they had had no religion, would not have committed ; and zeal for it, that is, private conscience, inspired a sanguinary rage that might be called, very justly, religious madness. (*Essay the fourth concerning authority in matters of religion*, § 4, t. 2, p. 283-284).

The Jews [...] dressed up the one Supreme Being in all the rags of humanity ; which composed a kind of motley character, such as foolish superstition, and mad enthusiasm alone, could ascribe to him, and such as no man, who believes in an all-perfect Being, can hear without horror. (*Fragments or minutes of essays*, § 75, t. 5, p. 571).

The truth is, that ignorance and superstition, pride, injustice and barbarity, were the peculiar characteristics of this people of « sages and philosophers » [*dixit* Abbadie]. (*A Letter occasioned by one of Archbishop Tillotson's sermons*, t. 5, p. 348²⁵).

25 Rappelons, pour dater le sermon très approximativement, que John Tillotson (1630-1694) fut archevêque de Canterbury de 1691 jusqu'à sa mort en 1694 ; ses sermons avaient connu une édition collective en 1696 : *The Works [...] containing fifty-four sermons and discourses on several occasions. Together with the rule of faith [...]*, London, B. Aylmer and W. Rogers, 1696, in-folio.

I know, for I can demonstrate by connecting the clearest and most distinct of my real ideas, that there is a God, a first intelligent Cause of all things, whose infinite wisdom and power appear evidently in all his works, and to whom, therefore, I ascribe most rationally, every other perfection, whether conceivable or not conceivable by me. A book is put into my hands, which is, I am told, and have been told from my youth, the word of this God, and wherein I shall find the whole scheme of things which he has established, and the whole economy of his providence. What I learned before by rote, I consider with more attention ; and am far from finding in it the Supreme Being, whose existence and attributes I demonstrate. [...] The more I compare what Moses says of this God, and by a supposed inspiration from him, the more repugnant I find the whole to demonstrated, and even to obvious, truth. Nothing can better resemble modern rabbinical traditions, than these ancient and mosaical traditions : the same ignorance of nature, physical and moral, the same irreverent conceptions of the Supreme Being, prevail in both. [...] If the ignorance and the errors, which betray themselves very grossly in the writings ascribed to Moses, make it impossible to believe such an author divinely inspired ; the confused, inconsistent, and unworthy notions of a Supreme Being, which appear in his writings, shew very evidently that the true God was unknown to him. He acknowledged but one God, and the people were forbid to worship any other. But then he put this one God to as many and unworthy uses, in the service of man, as the heathen put their many gods, of different orders. [...] The God of Moses creates the world, makes man, and repents of it immediately, for a reason which he might have prevented by a little less indulgence to, what is called, free will. [...] Thus again, and to shew in another instance what inconsistency, as well as absurdity, Moses imputed to his one God, let us observe that he makes this God repent a second time that he had made man on the earth... [...] The whole history, from Noah to Abraham, and from Abraham to the exode, is a series of tales, that would appear fit to amuse children alone, if they were found in any other book, tho' they served two great purposes of pride and ambition among an ignorant and barbarous people. [...] If we consider the manner, in which this people was conducted, by God himself, out of Egypt into the promised land ; how they acquired the possession of it, by his immediate assistance, and by the execution of his orders, signified to their leaders ; we shall find that nothing can be conceived more unworthy of an all-perfect Being. When a theist sees nothing repugnant to the wisdom and power, or any other attributes, of a supreme, all-perfect Being, in the works of God, and therefore thinks himself justified in rejecting the impiety of those who would impose on him, as the word of God, a book which contains scarce anything that is not so, the divine has recourse to exclamation. Refrain your profane temerity, he cries. The wisdom of God is not like the wisdom of man, nor the justice

of God like the justice of man : and who art thou, O man ! who presumes to sound the depth of either ? There is something so impudent, as well as absurd, in this proceeding, that, common as it is, one can see no example of it without surprise. [...] There are many appearances, no doubt, in the physical and moral systems, which may pass for mysteries because we cannot fully comprehend them ; but there is nothing in either of these, repugnant to any excellency which we ought to attribute to the Supreme Being. We confess our ignorance ; but we do not therefore call in question the divine attributes, nor disbelieve these systems to be his work, nor the law of nature to be his law. Had we the same certainty that the jewish scriptures were his word, we might reason in the same manner about them. But *we cannot believe them to be his word*, tho' we know that the physical and moral systems are his work, *whilst we find them in such repugnancies to the nature of an all-perfect Being ; not mysteries, but absurdities ; not things incomprehensible, but things that imply, manifestly, contradiction with his nature*. They imply it so strongly, that if we believe in Moses and his God, we cannot believe in that God whom our reason shews us ; nay, we must believe against knowledge, and oppose the authority of jewish traditions to demonstration. (*A Letter occasioned by one of Archbishop Tillotson's sermons*, t. 5, p. 368-375 ; nous soulignons).

Ce dernier passage esquisse manifestement tout le programme de *La Moïsade*, mais en même temps on admettra – après avoir bien étudié ses essais pesants et sentencieux – que notre manuscrit n'est manifestement pas de la main même de Bolingbroke, le mentor anglais de Voltaire au cours des années 1720. On aura remarqué ci-dessus que c'est Voltaire qui, dans son *Examen important*, résumant le propos de Bolingbroke, y introduit le nom de Pascal.

PRÉSENTATION CRITIQUE : LES MANUSCRITS ET L'ÉDITION

Nous adoptons comme texte de base celui des *Œuvres complètes de M. Fréret* (Londres, 1775, t. IV, p. 150-162), malgré quelques erreurs évidentes de lecture que nous signalons dans les notes textuelles. Malgré ces fautes, le texte imprimé est plus complet que celui du manuscrit aixois et il a été plus largement diffusé au XVIII^e siècle.

Nous avons consulté les manuscrits suivants : Aix-en-Provence, Méjanès ms 10 (703) ; Jérusalem, JHUL HS EH 48 E 6 ; Londres, Wellcome Institute, ms 1577. Nous remercions Miguel Benítez de nous avoir permis de consulter ses notes sur le manuscrit de Jérusalem et sur celui de Londres.

Aix-en-Provence, Méjanès ms 10 (703). Cette copie fait partie d'un *Recueil de mémoires sur l'Écriture Sainte*, qui comporte d'autres textes clandestins bien

connus ; le recueil a certainement appartenu à l'abbé Sépher et la copie de notre texte (pièce n° 9) nous paraît être de sa main. Elle se caractérise par des abréviations constantes : « D. » pour « Dieu », « relig » pour « religion », etc. : leur sens ne prêtant pas à équivoque, nous en proposons le développement dans les variantes de notre édition. Ces traits, parmi d'autres (main de Sépher, abréviations, absence de ratures, sauts du même au même, commentaires du copiste ajoutés entre parenthèses), suffisent à identifier cet exemplaire comme une copie. La seule question intéressante à cet égard porte sur ses rapports avec le texte publié en 1775. Il est certain que l'édition de 1775 ne dérive ni du manuscrit d'Aix ni de celui de Jérusalem. En revanche, à deux reprises (voir nos notes critiques *au*, *bf* – comparer aussi *dl*), le manuscrit d'Aix porte en commun avec le manuscrit de Jérusalem – et à l'encontre de l'édition de 1775 – une leçon très plausible. Sans aboutir à une certitude sur ce point, il nous semble donc que ces deux manuscrits pourraient dériver, indépendamment de l'édition de 1775, d'une source commune.

Londres, Wellcome Institute, ms 1577 : « Achevé de kopier du troisième volume des *Ceuvres complètes de M. Fréret*. Édition de Londres 1775. 1836, le 29 janvier, à 10 heures 35 minutes du soir, il faisait grand vent sur terre : domicilié rue des Prêtres, n° 6 au 3^e près de l'Église de Saint-Étienne-du-Mont. Par moi Vital-Chaussegros Theophilus-Maria, et de l'ordre de l'Annonciation, et maître en les sciences divines et célestes. Vive Jésus et Marie. » Tout ce manuscrit, qui dérive donc directement de notre texte de base, est écrit en orthographe quasi-phonétique : « J'ai parkouru toutes lè kontrées de l'univers, j'ai egzaminé lè meurs, lè zusages, lè koutumes de tous lè pays qi le komposë, è par-tout j'ai vu la supersticion, lè prestige, l'intyérèt, le préjugé, l'orghueil même tenir lieu de toute religion. J'è rankontré l'ome partout, è n'è trouvé Dieu nulle part [...] ».

ANNOTATION CRITIQUE

Notre annotation critique – portant sur les variantes – est indiquée par des appels alphabétiques, selon les conventions classiques. Un seul appel de note critique porte sur le mot ainsi désigné ou indique une insertion (xyz^a) ; si plusieurs mots sont concernés par l'annotation, le passage est signalé par un double appel (^axyz xyz^a).

Les notes explicatives sont appelées par des chiffres arabes.

L'orthographe est modernisée (-oit/-ait ; tems/temps ; puissans/puissants ; loix/lois ; Moïse/Moïse, etc. ; les accents manquants).

J'ai parcouru toutes les contrées de l'univers, j'ai examiné les mœurs, ^bles usages^b, les coutumes de^c tous les pays qui le composent, et partout j'ai vu la superstition, ^dles prestiges^d, l'intérêt, le préjugé, l'orgueil même^e tenir lieu de toute religion. J'ai rencontré l'homme partout, et ^fn'ai trouvé^f Dieu nulle part.

Plein de mille idées confuses et accablantes, incapable de concevoir un infini, et de me comprendre moi-même²⁶ ; choqué de toutes parts ou d'un culte ridicule qu'abjure le bon sens, ou d'une religion absurde qui anéantit toute divinité, j'étais prêt à n'admettre que l'existence des choses sensibles et palpables^g ; lorsque tout à coup j'entends parler d'une nation qui n'adore qu'un Dieu, et pour Dieu, ^hqu'un purⁱ esprit, qu'un être simple, qu'un^h être souverainement parfait. Je cours ; je vole parmi les juifs dans l'espérance de trouver enfin la vérité.

84

Je veux^j être instruit, je demande des livres, je lis ; que de grandeur, que de puissance, que de merveilles²⁷ !

Il^k ordonne : et aussitôt des esprits dégagés de toute matière, des hommes composés d'un corps et d'un esprit, vivent, pensent, agissent.

La terre, cette masse énorme suspendue dans la vaste étendue des airs, les cieux, ^lles astres qui l'éclairent, les mers qui l'entourent, les [151] fleuves qui l'arrosent, les animaux, les plantes, tout sort du chaos^l, tout suit par un pouvoir irrésistible ce premier mouvement que la main du Tout-Puissant lui a

- a. Jér. : *La Moysade* ; Aix : *Cette copie comporte un « faux titre »* : « La Nouvelle Moysade », *annoté de la main de Sépher* : « nota : il y en a une de Rousseau en vers dans ses œuvres ». *À la page suivante, le texte commence par le titre « La Moysade ».*
- b. Aix : *omis.*
- c. Aix : coutumes qui regnent dans tous les pays
- d. Aix : *omis.*
- e. Aix : *omis.*
- f. Aix : *omis.*
- g. Aix : palpables [*sic*]
- h. Aix : un pur esprit, un être simple, un être
- i. Jér. : pure [*sic*]
- j. Jér. : veut [*sic*]

26 Écho du fragment célèbre de Pascal sur les « deux infinis » : éd. Port-Royal (Paris, G. Desprez, 1670, 1678), chap. XXII : « Connaissance générale de l'homme » ; Lafuma 199 ; Sellier 230.

27 Émerveillement qui tranche avec la critique sévère de la Genèse que propose M^{me} du Châtelet dans ses *Examens de la Bible*, que nous avons pu consulter dans l'édition critique établie par B. E. Schwarzbach (Paris, Champion, 2008). Quelques parallèles entre notre texte et les *Examens* – qu'on trouvera ci-après – sont intéressants, car ils témoignent d'une inspiration philosophique commune, mais nous n'avons pas trouvé d'indice convaincant permettant de soupçonner que M^{me} du Châtelet ait pu jouer un rôle dans la composition de *La Moysade*.

imprimé, tout concourt^m à former un ordre parfait, tout parle, ⁿ tout annonce un ouvrier intelligent, un créateur tout-puissant^{o28}.

C'est ici, dis-je en moi-même, où je dois terminer ma course. Je vais trouver ici un vrai Dieu, un culte parfait, une morale saine, des principes certains, des hommes raisonnables ; quoi de plus heureux !

Je continue cependant ma lecture ; ah ! que je suis trompé ! Cette admirable perspective qui avait ^p d'abord ravi mon esprit et enchanté mes sens^p, ces idées pures^q et consolantes qui avaient enflammé mon cœur et presque satisfait ma raison, tout ce sublime disparaît 'pour ne faire place qu'à des objets' hideux et révoltants. En parcourant ce livre reçu, dit-on, des mains de Dieu ^s par l'entremise de son serviteur Moïse et de ses autres prophètes, je suis indigné d'y trouver des traits qui blessent la grandeur et la majesté divine, et qui me le dépeignent aussi mauvais qu'il doit être bon. Tout me révolte^s, je crois errer dans le^t champ de l'imposture ; tout porte le sceau du fanatisme ; tout est marqué ^u au coin de l'impertinence et du ridicule, de la cruauté et de la barbarie^u.

Dieu trace sur le front d'un des enfants du premier homme les traits de sa colère, fait^v couler dans son cœur ^w le poison^w de l'envie, de la rage contre son frère, et le rend pour toujours l'objet de l'exécration de ceux qui doivent naître de lui ou de son père²⁹.

k. Aix : D[ieu]

l. Jér. : cahos ; Aix : les astres qui l'environnent, qui l'éclairent, tout sort du cahos. *La copie d'Aix se caractérise donc ici par un « saut du même au même » et par une omission importante.*

m. Jér. : concours

n. Aix : tout parle et tout annonce

o. Jér. : un créateur de tout puissant [*sic*]

p. Aix : d'abord enchanté mon esprit et mes sens

q. Aix : sublimes

r. Aix : pour faire place à des objets

s. Aix : *omis*.

t. Jér. : les

u. Aix : au coin de l'impertinence et de l'absurdité, de la barbarie et de la férocité !

v. Aix : (laisse) : *ajouté au-dessus de la ligne entre parenthèses.*

w. Aix : les traits

28 Résumé de Genèse, 1, évitant la création *ex nihilo* et conduisant à une conclusion déiste, puisque l'existence et la sagesse du Dieu organisateur de la matière sont annoncées par l'ordre de sa création.

29 Caïn et Abel : Genèse, 4, 8-14. Cf. M^{me} du Châtelet (*loc. cit.*) : « L'histoire de Caïn qu'on lit au chapitre 4 est digne de suivre celle de la création. Dieu reçoit le sacrifice d'Abel et rejette celui de Caïn sans qu'on en voye aucune raison ; Caïn choqué de cette préférence tue son frère pour s'en venger, et Dieu pour le punir du meurtre de son frère luy dit qu'il sera vagabond par toute la terre, et Caïn luy repond, [...] *Quiconque me trouvera me tiera*, et Dieu trouve cette crainte si bien fondée, qu'il luy met un signe pour l'empêcher d'être tué ; ce qui a encore confirmé l'opinion des préadamites. Car en supposant avec les chrétiens qu'Adam ait été le 1^{er} homme, qui pouvoit tuer Caïn ? ».

[152] Dieu se repent^x d'avoir créé l'homme, *penitet*^y 30. Quel blasphème !
^zQuoi ! Dieu^z serait-il comme^{aa} l'homme^{ab} qu'il a créé, imparfait, borné, changeant, capricieux ? Aurait-il pu, ^{ac}par défaut^{ac} de connaissance et de capacité, former un ouvrage mauvais, et s'exposer, faute de sagesse et de prudence, à se repentir d'une faute réelle ? Serait-il Dieu en même temps, et ne le serait-il pas ? ^{ad}Quelle^{ae} horrible impiété, quel monstrueux paradoxe !^{ad}

L'univers entier^{af} est à peine sorti du néant et des mains de son créateur, et déjà je vois les cieux s'écrouler, se dissoudre. Il ouvre ses cataractes, une mer affreuse couvre aussitôt^{ag} la surface de la terre, renverse, détruit tout ; l'univers est enseveli sous ses ondes, tout ce qui vivait périt³¹.

Un seul homme trouvé juste parmi tous les hommes échappe avec sa famille à la destruction générale de tous ses semblables. Dieu, qui a connu ^{ah}sa faute et qui s'en est repenti^{ah} en se vengeant sur l'ouvrage de ses mains, va sans doute la réparer en formant le cœur des nouveaux hommes qu'il va faire naître. Leur arrêt est déjà porté³². Une ivresse profonde plonge Noé dans un profond sommeil ; un de ses enfants (Cham) le surprend dans une posture indécente

86

x. Aix, Jér. : repend

y. Jér. : *omis*.

z. Aix : Quoi ! donc, D[ieu]

aa. Jér. : *omis*.

ab. Aix : l'homme même

ac. Aix : faute

ad. Aix : Quel contraste monstrueux ! Quelle horrible impiété !

ae. éd. 1775 : Qu'elle : *nous corrigeons une erreur évidente*.

af. Aix : *omis*.

ag. Aix : *omis*.

ah. Aix : sa propre faute et s'en est repenti

30 *Penitet* : Genèse, 6, 6. Voir Voltaire, *La Bible enfin expliquée* (1776), chap. 1, M, t. 30, p. 24, n. 4 : « Les critiques ont trouvé mauvais que Dieu se repentît ; mais le texte appuie si énergiquement sur ce repentir de Dieu, et sur la douleur dont son cœur fut saisi, qu'il paraît trop hardi de ne pas prendre ces expressions à la lettre ». Cf. M^{me} Du Châtelet (*loc. cit.*) : « Moïse nous dépeint Dieu dans la Genèse comme un ouvrier qui fait son ouvrage pièce à pièce, qui est six jours à faire le ciel et la terre, et qui se repose le septième, comme s'il étoit las d'avoir trop bien employé sa semaine. Il nous le représente comme capable de jalousie, de colere, de vengeance, de repentir, enfin avec tous les deffauts des hommes : si Dieu vouloit se depeindre d'une façon sensible, il devoit du moins se peindre avec les qualités qui font respecter les hommes et non pas avec celles qui les font haïr, ou mépriser... ».

31 Le Déluge : Genèse, 6, 7, et 7, 17-24.

32 Voir aussi *Questions sur l'Encyclopédie*, 4^e partie (1771), article « Déluge universel », M, t. 18, p. 330 : « Je ne comprends pas comment Dieu créa une race pour la noyer, et pour lui substituer une race plus méchante encore ». Cf. aussi M^{me} du Châtelet (*loc. cit.*) : « Il n'y a personne qui ne s'imagine qu'après avoir noyé tout le genre humain pour ses crimes, Dieu fera du moins que la race de Noë qu'il a choisie parmi tant d'autres pour perpetuer celle des hommes sera une race vertueuse qui sera à luy sans partage : mais point du tout... ».

et fait de cette posture un badinage auprès de ses frères. Noé, qu'inspire son Dieu, apprend à son réveil la conduite de son fils. Il entre en fureur et maudit Cham^{ai} avec toute sa postérité. Ah ! Cham ! Qu'as-tu fait et pourquoi es-tu né ? Tes descendants, qui formeront la plus grande partie du monde, seront nécessairement réprouvés ; et [153] ton imprudence a produit plus de mal que ton Dieu n'a jamais fait de bien³³.

Mais les années et les sages^{aj} avancent. Je vois paraître avec gravité de grands personnages qui n'ont su dans leur temps que^{ak} garder des troupeaux, de vénérables patriarches, l'ornement de l'histoire et de^{al} leur siècle^{al34}.

Dans la suite, Abraham, père des croyants, modèle de la foi des juifs et des chrétiens, est le seul sur qui Dieu, parmi tous les peuples qu'il laisse dans l'erreur et qu'il punit pour n'avoir pas les lumières qu'il leur refuse, jette par bonté un regard favorable. Il lui parle et^{am} se communique à lui. Il lui développe l'avenir. Dieu doit sortir de ses descendants ; mais il veut s'assurer de la fidélité d'un homme qu'il veut élever si haut, il veut une obéissance aveugle : il lui ordonne donc^{an}, pour l'éprouver, d'immoler son fils unique³⁵. Quelle preuve^{ao} ! Abraham, qui ne connaît point les desseins de son Dieu, fait taire ses entrailles de père, repousse une mère tendre qui demande grâce pour un innocent, étouffe tous les sentiments de la nature et de la pitié, et monte par toutes les horreurs au comble de la perfection ; il se dispose à obéir. Déjà l'autel est dressé, ^{ap}le bûcher préparé, la flamme est toute prête. La victime s'offre^{ap}, la vue de son sang qu'il va verser le touche ; il sent qu'il est père, ^{aq}il

ai. Aix : (non pas seul) mais : *ajouté par le copiste entre parenthèses.*

aj. Aix : âges

ak. Jér. : ont su dans leur temps garder

al. Aix : leurs siècles

am. Aix : il

an. Aix : *omis.*

ao. Aix, Jér. : épreuve

ap. Aix : le bûcher est prêt, la victime s'offre : *nouveau saut du même au même.*

33 Noé et Cham : Genèse, 9, 22-27.

34 Ironie qui caractérise la réception de l'ouvrage de l'abbé Fleury, *Les Mœurs des Israélites, où l'on voit le modèle d'une politique simple et sincère pour le gouvernement des états et la réforme des mœurs*, Paris, 1681. Voir, par exemple, les formules de Voltaire citées ci-dessus, n. 21.

35 Abraham : Genèse, 22, 1-10. Cf. M^{me} du Châtelet, *Examen de l'Ancien Testament (loc. cit.)* : « [...] craignant aparament qu'Abraham n'abusât de ses bontés, [Dieu] se met à le tenter, et luy propose la chose du monde la plus révoltante, d'immoler luy-même son fils Isaac qu'il luy avoit donné par miracle dans sa vieillesse. Mais heureusement Dieu se contenta de l'obeissance d'Abraham et ne voulût pas le sacrifice. Je laisse à penser l'idée qu'une telle conduite devoit donner de Dieu à Abraham, et s'il ne devoit pas penser que le sang humain pouvoit quelque fois luy plaire et que ce n'étoit que par une grace spéciale qu'il luy avoit remis la vie de son fils... ».

tremble^{aq}, il craint, il hésite, il combat, il fait un dernier effort de cruauté, il triomphe enfin et lève le bras pour égorger Isaac, et^{ar} va frapper... Arrête, monstre, arrête^{as} ; ton Dieu t'aime, et je te déteste.

Isaac, échappé à la vertu féroce d'un père dé- [154] nature, après un grand nombre d'années passées sans éclat, infirme, aveugle et cassé de vieillesse, va rejoindre^{at} ses aïeux parmi les morts. Mourra-t-il sans donner une idée de son Dieu ? Deux enfants, ennemis déclarés dans les entrailles même[s] de leur mère, vont ^{au}le connaître^{au}. Dieu, le Dieu d'Isaac choisit Jacob qu'il aime pour en faire un sujet heureux et l'usurpateur du pays qu'arrose le Jourdain, et abandonne Ésaü qu'il déteste, ^{av}pour en faire une victime de sa colère^{av}³⁶.

Dieu bon, Dieu juste, aimez Jacob, vous le pouvez, sans donner atteinte à votre existence. Mais n'est-ce pas déjà trop qu'Ésaü naisse criminel à vos yeux, sans ajouter encore à son malheur une haine particulière qu'il n'a point méritée ? Attendez qu'il vive, qu'il pense, qu'il puisse pécher ; ^{aw}alors qu'il soit en butte à vos coups^{aw}, on jugera de ses crimes par les maux dont vous l'accablerez. Mais il n'est pas encore né, il n'a pas encore pu vous offenser. C'est trop parler. Isaac va expirer. Levez-vous, mon père, dit Jacob ^{ax}à Isaac^{ax}, je suis votre fils bien-aimé, votre fils Ésaü, prenez, mangez le gibier que je vous ai préparé et donnez-moi votre bénédiction. Ce sont bien les mains d'Ésaü, dit Isaac, mais c'est la voix de Jacob.

Ne craignez rien, Isaac, bénissez cet imposteur, ce fourbe qui veut s'élever sur la perte de son frère. Votre Dieu, qui le conduit auprès de vous, ratifiera votre bénédiction, le comblera de gloire^{ay} et le fera père d'un grand peuple. Que vous êtes heureux, Jacob ! Si j'étais maître du tonnerre, je vous écraserais^{az} d'un coup [155] de foudre. Mais la sentence est prononcée. L'amitié du Très-Haut, la rosée du ciel, la graisse de la terre, seront votre partage^{ba}. Vos

aq. Aix : *omis*.

ar. Aix : il

as. Aix : *omis*.

at. Aix : joindre

au. Aix, Jér. : le faire connaître : *leçon commune plausible qui permet de croire que les manuscrits d'Aix et de Jérusalem ne dérivent pas directement de l'éd. 1775, mais d'une autre source commune.*

av. Aix : *omis*.

aw. Jér. : *omis*.

ax. Aix : *omis*.

ay. Aix : de gloire et de biens et

az. Jér. : écraserait

ba. Aix : (le partage d'un fourbe) : *ajouté entre parenthèses par le copiste.*

36 Isaac, Jacob et Ésaü : Genèse, 27, 1-41. Cf. M^{me} du Châtelet (*loc. cit.*) : « Il n'y a guère dans l'écriture de chose plus révoltante que l'élection de Jacob et la réprobation d'Ésaü, dont elle ne donne aucune raison ».

descendants égaleront le nombre des étoiles du firmament. Votre nom sera l'effroi^{bb} de toutes les nations, et l'infortuné Ésaü, qu'un tendre respect a toujours rendu attentif aux ordres de son père, qui s'est fait un plaisir de lui obéir et un bonheur de lui plaire, Ésaü sera l'esclave de son frère et l'ennemi éternel de son Dieu.

Mais quel spectacle affreux s'offre à mes yeux ! Est-ce un Dieu qui parle ou qui agit ? Sont-ce des hommes ^{bc}que l'on^{bc} extermine ? Le ciel va-t-il se confondre avec la terre ? L'univers va-t-il rentrer dans le néant ? Dieu veut écraser l'Égypte ; il lui faut un prétexte, ^{bd}il en trouve^{bd}. Allez, dit Dieu à Moïse : dites à Pharaon, je suis celui qui est, ^{be}*Ego sum qui sum*^{be37}. Je vous ordonne de laisser à mon peuple la liberté de sortir de vos états pour venir sacrifier dans le désert. ^{bf}Hommes, enfants^{bf}, vieillards, troupeaux, je veux^{bg} tout, et je^{bh} veux être obéi. Pharaon ne vous écouterait point^{bi} ; sa sentence est prononcée, il faut qu'il périsse. Je veux déployer mon bras redoutable et faire fondre sur l'Égypte^{bj} les trésors de ma fureur. J'ai formé le cœur de l'homme ; j'en suis le maître ; je le meus, je le fais^{bk} agir comme il me plaît ; j'endurcirai celui de Pharaon, pour ^{bl}qu'il ne m'obéisse point^{bl}. Pharaon endurci et nécessairement rebelle ^{bm}aux ordres de Dieu^{bm}, mettra par sa désobéissance ma justice à couvert de tout reproche³⁸. Allez, ne craignez rien, je serai partout avec vous, et l'on connaîtra que je suis ^{bn}le Seigneur votre Dieu^{bn}.

bb. Jér. : l'effroit

bc. Aix : qu'on

bd. Aix : il est trouvé

be. Aix : *omis*.

bf. Aix, Jér. : Hommes, femmes, enfants : *nouvelle leçon commune très plausible*.

bg. Jér. : veut

bh. Aix : et veux être ; Jér. : je veux tout, je veux être obéi

bi. Aix : (je l'endurcirai) : *ajouté entre parenthèses par le copiste*.

bj. Aix : (qui fait ce qu'elle doit raisonnablement) : *ajouté entre parenthèses par le copiste*.

bk. Jér. : fait

bl. Aix : qu'il me désobéisse ; Jér. : qu'il ne m'obéisse pas

bm. Aix : *omis*.

bn. Aix : le Seigneur le vrai Dieu.

37 Exode, 3, 14. Cf. M^{me} de Châtelet (*loc. cit.*) : « Mais ce qu'il y a de plaisant c'est que Dieu ironiquement répond à cette question de Moïse et lui dit, *Ero qui ero. Je serai ce que je seray*, verset 14. Car c'est là le sens du texte hébreu que la Vulgate et les Septantes ont traduit par *Ego sum qui sum, Je suis celui qui suis* ; ce qui fait un beau sens, mais contraire au texte ».

38 Sophisme grossier qui témoigne de l'imposture du Dieu de l'Ancien Testament... Voir l'article « Moïse » du fonds de Kehl : « Il paraît contradictoire et injurieux à l'essence divine que Dieu, s'étant formé un peuple pour être le seul dépositaire de ses lois et pour dominer sur toutes les nations, il envoie un homme de ce peuple demander au roi son oppresseur la permission d'aller sacrifier à son Dieu dans le désert, afin que ce peuple puisse s'enfuir sous le prétexte de ce sacrifice. Nos idées communes ne peuvent qu'attacher une idée de bassesse et de fourberie à ce manège, loin d'y reconnaître la majesté et la puissance de l'Être suprême » (M, t. 20, p. 108-109).

[156] Moïse, de simple berger devenu ministre du Très-Haut, qu'il dit avoir vu^{bo} dans un buisson, la face cachée et ne lui montrant que son derrière³⁹, Moïse, dis-je, plein de la fureur de son Dieu, se transporte à la cour de Pharaon, pour y annoncer insolemment les ordres de son Dieu. Pharaon, que la volonté toute-puissante d'un Dieu invincible a mis dans la nécessité d'être coupable, rejette Moïse, ses ordres et son Dieu. Moïse éclate, Dieu frappe, et déjà je vois des rivières de sang arroser les campagnes et mettre des peuples entiers dans la nécessité de mourir de soif ou de s'empoisonner⁴⁰.

Des insectes ^{bp}de toutes espèces^{bp} forment dans l'air un nuage épais que ne peuvent percer les rayons du soleil, et fondent ensuite sur la terre qu'ils dépouillent de toutes ses richesses.

Des grêles affreuses écrasent, enlèvent ce que les insectes avaient épargné. Le ciel est tout en feu ; le tonnerre gronde, la foudre éclate de toutes parts, et des flammes dévorantes achèvent de détruire ce qui subsiste encore.

90 Troublé^{bq}, saisi d'horreur, je me sauve, et tout à coup des ténèbres palpables me surprennent, ^{br}m'environnent^{br}, me plongent dans la nuit la plus noire. La lumière paraît enfin. Quel objet frappe ma vue ! Le roi, les grands, les peuples, tout est couvert d'ulcères. Je ne vois partout que des hommes hideux qui se fuient les uns les autres, des millions de malheureux ^{bs}qui ne connaissent le roi que par les impôts qu'on leur fait payer de sa part et qui portent néanmoins la peine de son crime et d'un crime involontaire^{bs}.

[157] L'orage se dissipe, un autre succède. Une peste générale enlève un chef à chaque famille. Le trône, [l]a^{bt} ville, la campagne, rien n'est épargné. Les

bo. Aix : (seul) : *ajouté entre parenthèses par le copiste.*

bp. Aix : de toute espèce.

bq. Aix : *omis.*

br. Aix : *omis.*

bs. Aix : qui ne connaissent leur roi que par les impôts qu'(à la sollicitation de Joseph) on leur a arrachés, portent la peine de son crime, et crime involontaire. *Le copiste ajoute le texte entre parenthèses.*

bt. Éd. 1775 : *faute d'impression : le « l » de « le » est laissé en blanc.*

39 Exode, 3, 2-6 et 33, 11-23. Cf. Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, article « Âme » : « Moïse, seul vrai législateur du monde avant le nôtre, Moïse, qui parlait à Dieu face à face et qui ne le voyait que par derrière, a laissé les hommes dans une ignorance profonde sur ce grand article [de l'âme] » (OCV, t. 35, p. 316, var., nous soulignons). C'est une plaisanterie qu'affectionne Voltaire. Voir aussi l'article « Moïse » : « [...] vous qui tantôt nous dites que vous avez parlé avec Dieu face à face et tantôt que vous n'avez pu le voir que par derrière ! [...] » (OCV, t. 36, p. 392, nous soulignons), et, dans la même veine, *La Bible enfin expliquée*, chap. 2, M, t. 30, p. 121. Cf. aussi M^{me} du Châtelet (*loc. cit.*) : « “Et j'oterais ma main et vous verrez mes parties de derriere ; mais pour ma face vous ne pouvez pas la voir.” Tout cela marque que le Dieu des Juifs avoit des parties visibles. On se tire de là, comme on peut... ».

40 Annonce des plaies d'Égypte : Exode, 6, 17-21.

animaux mêmes, qui ne pensent point, qui ne sont point coupables, périssent et semblent en expirant accuser le ciel de cruauté⁴¹ ; les plaintes, les cris, la mort, l'horreur règnent de toutes parts.

Sortez, peuple d'Israël ; sortez de l'Égypte, prenez^{bu}, volez, pilliez aux Égyptiens, à qui vous devez la vie, le peu de richesses que leur a laissé^{bv} votre Dieu inhumain⁴² ; et après avoir tout saccagé, sauvez-vous, brigands, dans les déserts.

Mais l'Égypte possède encore une poignée d'hommes. Le Dieu de Jacob leur laissera-t-il la liberté de vivre ? Ils vont bientôt cesser d'être, ils ne sont déjà plus. Je les vois sur une mer orageuse, Pharaon à leur tête, flotter^{bw} au gré des vagues, avec leurs chevaux, leurs chars, et leurs équipages. Un vent favorable les pousse sur le rivage et donne aux enfants^{bx} de Jacob^{bx} les trésors qu'ils n'ont pu enlever⁴³.

Chantez, Moïse, chantez les louanges de votre maître, que le peuple se prosterne, et tous ensemble célébrez la puissance, mais surtout^{by} la miséricorde et la tendresse infinie^{bz} de votre Dieu^{by} qui vient d'éclater par la perte de ses enfants.

bu. Jér. : prenez

bv. Aix : laissées

bw. Jér. : flottant

bx. Aix : d'Israel

by. Aix : sa puissance mais surtout sa miséricorde et la tendresse infinie de votre D[ieu]

bz. Jér. : *omis*.

41 L'auteur renvoie implicitement à un argument de Bayle, *Dictionnaire*, article « Rorarius » : l'innocence des animaux, qui ne sont pas des machines, est élevée en objection à la Justice divine. Voir aussi Voltaire, *La Bible enfin expliquée*, chap. 1, M, t. 30, p. 24-25, n. 4 : « Dieu dit expressément qu'il exterminera de la face de la terre les hommes, les animaux, les reptiles, les oiseaux. Cependant il n'est point dit que les animaux eussent péché ». Cf. aussi M^me du Châtelet (*loc. cit.*) : « [...] d'ailleurs pourquoi noyer tous les animaux du ciel et de la terre parce que les hommes étoient méchants ? ».

42 Derrière cette accusation de « pillage » des richesses égyptiennes, on pourrait s'attendre à voir poindre aussi une idée qui est absente de notre texte : celle que les juifs ont pris aux Égyptiens leurs richesses culturelles, c'est-à-dire leurs principales croyances, et notamment celle de l'immortalité de l'âme. Cette idée fait l'objet de la deuxième des *Lettres à Serena* de Toland (Londres, 1704), que Voltaire a pu connaître pendant son séjour à Londres et dont il existe une traduction clandestine : voir John Toland, *Lettres à Serena et autres textes*, éd. T. Dagron, Paris, Champion, 2004. Bolingbroke s'approprie cette idée (*Philosophical Works*, London, s.n., 1754, Essai II, section 3, t. I, p. 325 et suiv. ; Essai III, section 5, t. II, p. 316 et suiv. ; fragments 15, 29, 71, 75). Mais Voltaire, au contraire, souligne le fait que Moïse n'enseigne pas la doctrine de l'immortalité de l'âme : voir *Dictionnaire philosophique*, articles « Âme », « Moïse », *in fine*, et la citation ci-dessus, n. 39.

43 Le passage de la mer Rouge : Exode, 14, 8-31.

Une colonne de feu brille sur ma tête, le jour paraît et tout à coup ce feu se change en un nuage épais, qui sans priver de sa^{ca} lumière garantit de la trop grande ardeur du soleil. Suivons ce nuage et ce^{cb} peuple qu'il va conduire⁴⁴.

J'entre dans le désert. Quelle vaste solitude ! [158] Deux millions d'hommes sortent de l'Égypte ; quel lieu plus propre à leur servir de tombeau⁴⁵ !^{cc} Sur le haut d'une montagne, au milieu des éclairs, au bruit du tonnerre paraît avec éclat, porté sur les nues, un législateur nouveau. Dieu lui-même, environné de toute^{cd} sa gloire, donne ses ordres à Moïse et grave^{ce} sur deux tables de pierre ses lois suprêmes^{cf}, dont il rend dépositaire le chef d'Israël⁴⁶. Moïse, ^{cg}plein de l'esprit de son Dieu^{ch}, instruit de ses devoirs, quitte à peine son maître^{ch} qu'il entend de la montagne sainte^{ci} des cris de joie et le son de plusieurs instruments. Un veau d'or élevé par le peuple, ^{ci}de l'aveu de son frère Aaron^{ci}, comme l'objet de son culte, est ^{ck}ce qui d'abord frappe sa vue^{ck}. Que va-t-il faire ? Il entre en fureur et, sacrilège par zèle, il brise le dépôt que lui a confié le Très-Haut. Sa frénésie ne se borne pas à cet excès. Que^{cl} quiconque a du zèle pour le Seigneur se joigne à moi, s'écrie-t-il. Une troupe de frénétiques^{cm} se range à l'instant de son parti. Qu'on s'arme, qu'on marche au carnage, qu'on

92

ca. Aix : la

cb. Aix : le

cc. Aix : (et il lui en servira) : *commentaire ajouté par le copiste entre parenthèses.*

cd. Aix : *omis.*

ce. Aix : (lui-même) : *ajouté par le copiste entre parenthèses.*

cf. Aix : *omis.*

cg. Aix : *omis.*

ch. Aix : Dieu

ci. Aix : *omis.*

cj. Aix : *omis.*

ck. Aix : est le premier objet qu'il aperçoit

cl. Aix : *omis.*

cm. Aix : fanatiques

44 Exode, 13, 21-22. Voir aussi J. Toland, *Tetradymus. Containing I. Hodegus : or the pillar of cloud and fire ; 2. Clidophorus [...], 3. Hypatia [...], 4. Mangoneutes : being a defence of Nazarenus*, London, J. Brotherton and W. Meadows, 1720.

45 Exode, 16, 3. Cf. Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, article « Moïse » : « Dieu nous a sauvés par un miracle, dites-vous ; la mer s'est ouverte pour nous laisser passer ; mais après une telle faveur, fallait-il nous faire mourir de faim et de fatigue dans les déserts horribles d'Éthan, de Cadés-Barné, de Mara, d'Élim, d'Oreb et de Sinai ? Tous nos pères ont péri dans ces solitudes affreuses, et vous venez dire au bout de quarante ans que Dieu a eu un soin particulier de nos pères ! » (*OCV*, t. 36, p. 391-392). Cf. M^{me} du Châtelet (*loc. cit.*) : « Moïse dit à Dieu, dans cette occasion, une chose fort absurde, c'est que les habitans de Can[an] diroient que "Dieu n'ayant pû faire entrer les Israélites dans la terre promise, il les avoit fait mourir dans le désert". Comme s'il étoit plus difficile de donner la victoire à une armée de six cent mille hommes que de les faire mourir. Cependant cette raison persuade Dieu et il ne tua son peuple que petit à petit ».

46 Exode, 19-20, et 31, 18.

n'écoute ni la pitié ni le sang. ^{cn}Le Seigneur est irrité, il veut être vengé^{cn}. Plus les victimes que vous immolerez vous seront chères, plus Dieu sera satisfait.

Quelle force n'a point ce discours sacrilège ! Je vois les satellites de Moïse semblables à des tigres furieux, l'œil étincelant, l'air enragé, courir par le camp d'Israël, voler de tente en tente et porter partout avec eux la fureur, la mort, le carnage, ^{co}l'horreur. Hommes, femmes et enfants, tout tombe sous le fer meurtrier des esclaves de Moïse. Le zèle⁴⁷ pour leur [159] Dieu les anime. Dieu lui-même les agite ; ils ne sont plus des hommes, ^{cp}mais des monstres furieux^{cp}, insensibles à la vue des membres palpitants et du sang de leurs plus proches parents^{ca} ; ^{cr}les cris lamentables de ceux-ci^{cr} ne se font plus entendre à ces cœurs féroces que ^{cs}la rage de leur Dieu transporte^{cs}. ^{ct}Ici coule le sang d'un fils massacré par son père, là fument encore les entrailles d'un père égorgé par son fils ; plus loin, un époux sanguinaire et dénaturé poignarde du même coup et son innocente femme et le fruit malheureux qu'elle porte^{ct}. Vingt-trois mille hommes périssent dans cet affreux carnage⁴⁸.

Arrêtez, enfants de Lévi, le soleil refuse d'éclairer vos forfaits, et votre Dieu veut^{cu} épargner le reste^{cv} du peuple pour l'exterminer dans un autre temps.

cn. Aix : Le Seigneur veut être vengé.

co. Aix : et l'horreur.

cp. Aix : *omis*.

cq. Aix : *omis*.

cr. Aix : leurs cris

cs. Aix : la colère et la rage de leur Dieu transportent.

ct. Aix : Ici coule le sang d'un fils qu'égorge son père, là fument encore les entrailles d'un père massacré par son fils ; un époux dénaturé poignarde du même coup et sa femme et le fils qu'elle porte.

cu. Aix : veut (bien enfin) : *le copiste ajoute son commentaire entre parenthèses*.

cv. Jér. : rest

47 Voir l'article « Zèle » du fonds de Kehl : « Celui de la religion est un attachement pur et éclairé au maintien et au progrès du culte qu'on doit à la Divinité ; mais quand ce zèle est persécuteur, aveugle et faux, il devient le plus grand fléau de l'humanité » (M, t. 20, p. 631).

48 Exode, 32, 1-28. Voir Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, article « Moïse » : « Mais enfin, vous étiez avec ce Dieu, et votre frère jette en fonte un veau d'or en un seul jour, et nous le donne pour l'adorer ; et au lieu de punir votre indigne frère, vous le faites notre pontife, et vous ordonnez à vos lévites d'égorger vingt-trois mille hommes de votre peuple » (OCV, t. 36, p. 392). Cf. Voltaire, *Un chrétien contre six juifs* (1776), § 5 (« Du Veau d'or ») et § 10 (« De vingt-trois mille juifs égorgés par leurs frères »). Cf. aussi M^{me} du Châtelet (*loc. cit.*) : « Moïse qui avoit si bien sçû appaiser la colere de Dieu ne sçut pas modérer la sienne. La tribu de Lévi [...] qui pourtant avoit adoré le veau d'or, comme les autres, se rangea à ses cotés par son ordre, et parcourant le camp de l'orient à l'occident, ils tuerent tout ce qu'ils rencontrerent et il y eut dans ce jour 23 mille Israélites de tués, lesquels cependant n'étoient pas plus coupables que les autres, et ce fut par cette belle action que la tribu de Lévi mérita d'être consacrée au service du Seigneur et son zèle dans cette occasion est souvent loué dans l'Écriture. C'est apparemment pour leur ressembler que les Inquisiteurs qui sont leurs successeurs brûlent charitablement les gens pour le bien de leurs ames. Aaron le plus coupable de tous n'est point puni... ».

Venez recevoir les bénédictions que méritent^{cx} vos crimes. Soyez bénis du Très-Haut, vous que sa gloire intéresse ; que la rosée du ciel tombe sur vos terres^{cx} humectées du sang de vos proches^{cx} ; que l'huile et le vin soient chez vous en abondance ; soyez riches en moissons et en troupeaux ; que vos descendants peuplent la terre, et que leur nombre soit comparable aux grains de sable et aux^{cy} atomes⁴⁹.

Mais fuyons ce triste séjour. Les cris des assassins, les plaintes des mourants, le sang des morts le rendent trop affreux.

Hauts, fiers, généreux, entreprenants[,]^{cz} Dathan et Abiron reprochent avec respect^{da} et soumission^{da} à Moïse^{db} sa fourberie^{db}, son orgueil extrême et le pouvoir qu'il^{dc} veut usurper^{dc} sur Israël. Dathan et Abiron, vous périrez ; mais périrez-vous seuls ? Non : vos femmes, vos enfants, vos troupeaux, [160] tout ce qui vous appartient périera avec vous. La terre s'entr'ouvre et déjà je ne vois plus les ennemis de Moïse. Les enfants de Jacob murmurent ; ils suivront Abiron. Des serpents monstrueux, sortis des entrailles de la terre par l'ordre du ciel, jettent partout l'effroi et la consternation, et ne laissent la vie qu'à une poignée d'hommes, que la peste va bientôt détruire. Je les^{dd} aperçois déjà^{dd} faibles, pâles^{de}, livides et expirants sous les coups redoublés^{df} d'une divinité terrible⁵⁰.

L'œuvre est consommée ; l'Égypte est anéantie ; les enfants de Jacob^{dg} sont descendus chez les morts ;^{dh} ministres et prêtres du Très-Haut, Moïse et Aaron vont^{di} bientôt n'être plus. Deux hommes restés seuls^{dj} des esclaves de l'Égypte vont conduire les enfants des morts dans une terre si souvent promise et si chèrement achetée⁵¹.

cx. Jér. : merites

cy. Aix : que la rosée du ciel tombe sur vos terres ; Jér. : que la rosée du ciel tombe sur vos proches

cz. Aix : des

cz. Éd. 1775 : *un point* ; Aix, Jér. : *une virgule*.

da. Aix : *omis*.

db. Aix : *omis*.

dc. Aix : *usurpe*

dd. Aix : *vois*

de. Aix : *parles [sic]*

df. Jér. : *redoutable [sic]*

dg. Aix : (dans le désert) : *ajout entre parenthèses du copiste*.

dh. Jér. : *les ministres*

di. Jér. : *vont vont [sic]*

dj. Aix : (des 2 millions) : *ajout entre parenthèses du copiste*.

49 Pastiche du style « fleuri », « oriental » de l'Écriture : cf. Exode, 35, 5-9.

50 Nombres, 16, 3-33.

51 Nombres, 33, 1-56. Voir Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, article « Judée » : « La Judée, dit-on, était la terre promise. Dieu dit à Abraham, *Je vous donnerai tout ce pays depuis le fleuve d'Égypte jusqu'à l'Euphrate*. (Genèse chap. 15) [§] Hélas mes amis ! vous n'avez jamais eu ces rivages fertiles de l'Euphrate et du Nil. On s'est moqué de vous. Les maîtres du Nil et de l'Euphrate ont été tour à tour vos maîtres. Vous avez été presque toujours des esclaves. Promettre et tenir sont deux, mes pauvres juifs. [...] Adieu, mes chers juifs ; je suis fâché que terre promise soit terre perdue » (OCV, t. 36, p. 264-266).

^{dk}Petit-fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, écoutez^{dk} pour la dernière fois votre chef que vous allez perdre : *Haec dicit Dominus*. Voici les décrets de l'Éternel. Vous avez vu périr ^{dl}vos pères, et vos enfants^{dl} à leur tour seront étouffés sur vos cendres. Vous avez des juges ; vous aurez^{dm} des rois. Juges, rois, peuples, tout sera exterminé. La guerre, l'esclavage, la peste, la famine et^{dn} la lèpre seront votre partage. ^{do}On vous aura vus riches, puissants, redoutables, l'effroi^{dp} des nations. Sans rois^{do}, sans prêtres, sans sacrifices, sans lois^{dq}, errants par toute la terre, ^{dr}on vous verra^{dr} l'opprobre ^{ds}des autres nations^{ds}, le rebut et l'exécration des hommes⁵².

Quelle tendresse dans un Dieu souverainement bon ! Quelle modération^{dt} dans un Dieu souve- [161] rainement juste, sage et miséricordieux, ^{du}pour un peuple qu'il a choisi⁵³, qu'il a conduit, qu'il chérit par prédilection sur tous les autres peuples, pour lequel il avait épuisé les trésors de sa providence et fait agir tous les ressorts de son pouvoir suprême jusqu'à interrompre^{du} l'ordre

dk. Aix : Petit-fils d'Abrah[am] et d'Isaac, écoutez

dl. Aix : vos pères, vous périrez vous-mêmes, et vos enfants : *leçon plausible, mais qui n'est pas suivie par le manuscrit de Jérusalem*.

dm. Aix : avez

dn. Aix : ou

do. Aix : partage (jamais riches, puissants, redout[ables]) [...] on vous verra enfin (et pour jamais) sans rois [*sic*]

dp. Jér. : l'effroit

dq. Aix : pouvoir

dr. Aix : *omis*.

ds. Aix : de tous les peuples

dt. Aix : quelle modération, quelle sagesse

du. Aix : pour peuple [*sic*] qu'il a choisi, conduit, chérit par dessus toutes les nations, et pour lequel il avait fait agir tous les ressorts de sa puissance et interrompu

- 52 Voir Voltaire, *Des juifs* (1756), M, t. 19, p. 525 : « On dit communément que l'horreur des juifs pour les autres nations venait de leur horreur pour l'idolâtrie ; mais il est bien plus vraisemblable que la manière dont ils exterminèrent d'abord quelques peuplades du Chanaan, et la haine que les nations voisines conçurent pour eux, furent la cause de cette aversion invincible qu'ils eurent pour elles. Comme ils ne connaissaient de peuples que leurs voisins, ils crurent en les abhorrant détester toute la terre, et s'accoutumèrent ainsi à être les ennemis de tous les hommes ».
- 53 Même ironie dans l'article « Judée » du *Dictionnaire philosophique* : voir ci-dessus, n. 51. Cf aussi M^{me} du Châtelet (*loc. cit.*) : « Voilà donc l'histoire du Pentateuque finie, il faut avouer que c'étoit bien la peine de faire tant de miracles et tant de mal aux hommes pour faire sortir les Israelites d'un beau et bon pays comme l'Egypte pour les faire errer 40 ans dans les déserts de l'Arabie et qu'il est plaisant d'avoir plus de 600 mille hommes fuyans devant Pharaon et errans dans les déserts pendant 40 ans ; le tout par les soins du Dieu tout-puissant. N'étoit-il pas plus court et plus expédient de leur donner tout d'un coup l'Egypte dont Dieu avoit presque détruit tout le peuple à force de miracles, au lieu de faire exercer aux Israelites des cruautés inouïes contre les Cananéens et cela pour donner à son peuple bien aimé le plus vilain petit païs du monde. Car le païs de Chanaan est couvert de rochers, et jamais Dieu n'a même donné à son peuple ce qu'il avoit tant de fois promis de luy donner ».

immuable de la nature entière⁵⁴ !^{dv} Est-ce bien là le Dieu de l'univers, le Dieu que je dois ^{dw}reconnaître et ^{dw}adorer ? Ai-je en effet trouvé la vérité ^{dx}que je cherche^{dx} ?

Meurs, Moïse, meurs, tyran destructeur^{dy}. Que le ciel t'écrase^{dz} de ses foudres vengeurs^{ea} ; que la terre, ^{eb}irritée comme le ciel, de ta perfidie et de ta cruauté, s'entr'ouvre sous tes pas criminels et ^{eb}t'engloutisse : monstre abominable^{ec}, dont l'haleine empestée a soufflé sur toute ^{ed}la surface de^{ed} la terre ^{ee}les semences empoisonnées du plus horrible et du plus détestable fanatisme^{ee} dont elle est encore malheureusement infectée ; ^{ef}que ta mémoire abominable reste en horreur^{ef} dans tous les siècles ^{eg}et chez tous les hommes^{eg}, et périssent ceux qui la révèrent^{eh}⁵⁵ !

Et vous, peuple furieux ^{ei}et insensé^{ei}, hommes vils et grossiers, dignes esclaves du joug que vous portez⁵⁶... Allez, reprenez vos livres, et éloignez-vous de moi.

^{ej}*Réflexions*

Ce libelle, plus rempli d'invectives et de fleurs de rhétorique que de bonnes raisons, ne laisserait pas cependant de faire quelque impression sur un

dv. Aix : (Celui qui a interrompu cet ordre et endurci le cœur de Pharaon, ne pouvait-il pas amollir le cœur de son peuple, et le rendre docile ?) : *ajout entre parenthèses*.

dw. Aix : *omis*.

dx. Aix : *omis*.

dy. Aix : *omis*.

dz. Aix : t'accable

ea. Aix : *omis*.

eb. Aix : *omis*.

ec. Aix : abominable, toi (le plus doux des hommes) dont l'haleine : *ajout entre parenthèses*.

ed. Aix : *omis*.

ee. Aix : les semences horr[ibles] du plus cruel fanatisme

ef. Aix : que ta mémoire soit en horreur

eg. Aix : *omis*.

eh. Jér. : révère [*sic*]

ei. Aix : *omis*.

54 Refus implicite des miracles, qui s'appuie peut-être sur la conception malebranchiste d'un univers digne de la majesté, de la sagesse et de la toute-puissance divines : cf. Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, article « Miracles » : « Selon les idées reçues nous appelons miracle la violation de ces lois divines et éternelles » (OCV, t. 36, p. 373-374).

55 Voir Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, article « Moïse » : « Non, si vous aviez été capable d'une telle cruauté, si vous aviez pu l'exercer, vous seriez le plus barbare de tous les hommes, et tous les supplices ne suffiraient pas pour expier un si étrange crime » (OCV, t. 36, p. 393).

56 Les croyances religieuses reflètent la culture d'une société ; le fanatisme et la superstition reflètent la barbarie du peuple : voir, par exemple, l'article « Idole, idolâtre, idolâtrie » du *Dictionnaire philosophique* : « Une populace grossière et superstitieuse... » (OCV, t. 36, p. 211), et d'autres remarques sur ce thème dans l'article « Superstition » ; dans les *Lettres philosophiques*, la lettre 3 souligne l'origine humble de Georges Fox et la grossièreté et la simplicité de ses premiers disciples. Voir surtout, *Dictionnaire philosophique*, article « Abraham » : citation ci-dessus, n. 21.

esprit qui ne serait pas encore bien affermi dans les principes de la religion chré- [162] tienne. C'est pourquoi il faut faire attention que la plupart des faits qu'il rapporte ne sont envisagés que du mauvais côté, et que s'il y en a quelques-unes qui paraissent contraires à la raison et injurieuses à la divinité, il faut se souvenir que Dieu est impénétrable dans la plupart de ses desseins, et qu'il n'appartient pas à l'homme, dont l'intelligence est si bornée, de vouloir pénétrer avec tant de témérité jusqu'au sanctuaire de cette divinité inaccessible, pour lui faire rendre compte de ce qu'elle a voulu faire dans le temps. Les choses les plus simples sont au-dessus de l'homme. Pourquoi voudrions-nous comprendre les décrets mystérieux de la divinité ? Contentons-nous de nous taire et d'adorer.

Réplique

Je n'ai jamais attaqué la religion, que je respecte ; mais j'ai attaqué la superstition, qui en prend le masque et qui la défigure. Avant que de semer de bonnes graines dans un terrain, il faut en arracher les ronces et les épines. Il faut que le philosophe prépare les esprits, afin que le théologien ait plus de facilité à les éclairer et à les convaincre.^{ej}

Fin